



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Les figuiers de Barbarie* / Rachid Boudjedra**

éd. Grasset, 2010

cote : 57.254

Ce roman est le premier que je lis de cet auteur qui a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages, la majorité aux éditions Denoël depuis 1967, chez Hachette en 1972, puis chez Grasset depuis 1995, mais aussi chez Dar el Gharb à Oran en 2007, chez Actes sud en 2008. Né en 1941 à Aïn Beïda, il a donné son premier roman en 1965 aux éditions SNED d'Alger. Il a écrit en arabe des ouvrages qu'il a traduit en français, suscité un nombre impressionnant de thèses, articles et débats qu'un site internet permet de retrouver aisément.

J'ai donc abordé ces *Figuiers de Barbarie*, non pas en toute innocence, mais avec la mauvaise conscience d'avoir ignoré un romancier et un poète algérien que l'abondance et les titres de son œuvre auraient dû me faire lire depuis longtemps.

Dans ce petit ouvrage de 266 pages, pendant l'heure de vol qui les ramène d'Alger à Constantine, deux cousins se souviennent de leur complicité à vivre « les jours volubiles de l'adolescence où il y avait du football », leur sexualité débridée, leurs ébats partagés avec deux sœurs jumelles. Ils cherchent à comprendre pourquoi, l'un devenu architecte, l'autre médecin, ils sont toujours célibataires, sans enfant, et aussi attachés l'un à l'autre.

C'est que la guerre est passée par là, qu'elle les a pris tous les deux, qu'elle les a piégés. Ils voulaient venger les « enfumades » et les « emmurades » de l'histoire de la conquête coloniale : elle a fait d'eux des complices de nationalistes devenus eux aussi des assassins. « La guerre fut terrible » (p. 35), car outre les avions français, la neige et le froid des montagnes, ils ont dû affronter le « monde paradoxal et parfois obscène » des corps mutilés, abimés, des trahisons qui ont déshonoré le FLN, le massacre de Melouza, l'élimination des intellectuels du maquis communiste, celle de Abbane Ramdane.

Boudjera nous donne des pages magnifiques pour évoquer le calvaire de ces jeunes hommes passés de l'université au maquis, la résolution du plombier chargé du premier attentat qui devait porter la guerre en France, lors de la finale de la Coupe de football le 26 mai 1957 au stade de Colombes, les règlements de compte qui ont suivi l'indépendance et dont ils ont failli être victimes... Car « L'Histoire, ce terrible maelström » (p. 164), fut celle de la pendaison déguisée en suicide de Ben Mhidi, de l'assassinat par les paras de Maurice Audin, de l'exécution de Fernand Yveton guillotiné après un procès expédié en dix jours, du calvaire d'Abel Abderrahmane, le chimiste martyrisé par des codétenus sadiques avant d'être exécuté. Elle fut aussi l'humiliation et le déshonneur de l'oncle Kamel resté à son poste de



Académie des sciences d'outre-mer

commissaire de police divisionnaire à Batna sur ordre du FLN, pour jouer les agents doubles et qui a été déchu de ses fonctions après l'indépendance, la tragédie de son fils aîné égorgé parce qu'il était devenu un militant actif de l'OAS... Ces guerres coloniales ne se terminent jamais (p. 164).

Le talent de Boudjedra est de tisser, sur la trame de cette guerre, les portraits de quelques-uns des membres de ces deux familles apparentées, hommes, femmes, enfants. Ils apparaissent tantôt comme les victimes d'une société machiste, violente, impitoyable aux femmes et aux faibles, tantôt comme les héros d'une réussite individuelle remarquable, capables de toutes les licences, comme ce frère homosexuel, ivrogne, fréquentant les Juifs et liquidé par la Main-Rouge ou la DST, mais capable aussi de tous les arrangements, de toutes les compromissions. « Je n'aime pas l'école coranique », avoue l'un des cousins qui se remémore l'enfer de cette classe qui commençait à quatre heures du matin, avant le lycée, sous l'autorité d'un vieillard pauvre, brutal et ignorant. Il n'aime pas plus les « souvenirs du magasin » de son père (p. 95), ni le malaise qui s'était établi entre les cousins dont le lycée de Constantine avait fait des rationalistes et leur « entourage qui fonctionnait à la superstition, à la sorcellerie et au maraboutage » (p. 96).

J'ai eu du mal à quitter cet ouvrage qui m'a plongé dans la tragédie de ces franco-musulmans algériens qui ont vécu intensément l'humiliation de la colonisation, l'espérance de l'Indépendance, et qui sont contraints de constater que « le colonialisme est une maladie chronique », qui « ne cesse jamais et dont on ne guérit jamais », que « presque cinquante ans après..., cette saloperie continue à faire souffrir beaucoup de monde » (p. 260).

Rachid Boudjedra est-il ce cousin qui a été « élève du lycée franco-musulman de Constantine » (p. 96) et qui est le narrateur de ces *Figuers de Barbarie* ? « Une langue n'est rien d'autre que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister », fait-il dire à son cousin du roman. Ses *Figuers de Barbarie* sont-ils sa façon de lever les équivoques de l'Histoire ? « Ces étés indicibles des plateaux de l'Est algériens, pas loin de Constantine... ; des figuiers de Barbarie qui éclaboussaient les champs de blé sur des hectares, y faisaient des taches rouges, vives et brutales... Pour nous, les figuiers de Barbarie symbolisaient les sentiments qui veillaient depuis toujours sur le pays. Malgré tout, les désastres, les malheurs ; malgré le génocide ! » (p. 137).

Un hérisson mélomane et une chatte couarde, la symphonie des oiseaux, le soir, dans le ciel d'un jardin du centre d'Alger, l'évocation de quelques peintres et de quelques musiciens, n'est-ce pas ce qui aide Boudjedra à vivre aujourd'hui avec « les équivoques de l'histoire », « tout ce sang, toute cette fange, toute cette saloperie ». Et à pouvoir dire que « toutes les révolutions aboutissent au ratage, mais [qu'] il faut les faire quand même » (p. 34). Un beau livre qui m'a fait découvrir un auteur immense.

Michel Levallois